

Tableau 1

C'est ma mère. Je ne l'ai jamais appelée autrement. Je ne sais pas qui elle est. Je peins pour lui dessiner un visage. Pas un visage de mère pourtant. Un visage d'amante, de petite fille, d'institutrice, de sainte, de folle. De défunte. Car elle est aussi une femme que j'invente, alors qu'elle m'échappe, à chaque tableau, toujours elle m'échappe, cette femme dont je ne sais rien, ma mère à moi. Toute une vie à composer des visages qui se détruisent, toute la vie à espérer atteindre une image que je n'atteindrai pas. À moins de me retourner, brusquement, d'immobiliser dans mes yeux les yeux de ma mère, d'arrêter l'ombre bleue qui tremble et qui, parfois, s'embrase quand elle ne se surveille pas. Mais alors il faudrait accepter de tracer l'une après l'autre les cinq lettres du seul mot que je n'accepterai pas de tracer, les cinq lettres du mot *haine*. Et je ne le peux pas.

Tableau 2

Elle, ma mère. Si belle sous ses paupières quand elles s'alourdissent jusqu'à ne plus me recueillir. Elle me pousse hors d'elle comme si, pendant un moment, elle voulait croire que je n'existais pas. Tranquille et belle, ma mère, elle est ainsi, sans sa mémoire. Elle rêve peut-être d'une autre vie, celle qu'elle aurait pu se donner si je ne m'étais pas agrippée si fort à la paroi de son ventre. Mais peut-être ne rêve-t-elle pas. Peut-être est-elle seulement un corps refermé sur son propre oubli. Ce n'est pas sa faute pourtant si elle n'a pas su m'aimer. L'enfant, on ne le choisit pas. On pousse, on pousse, on crie, on se déchire le ventre à pousser, on pousse jusqu'à ce qu'on voie apparaître un petit crâne rose, et on se demande si un amour viendra. L'amour n'est pas venu. Ce n'est pas sa faute. Mais ce n'est pas non plus ma faute à moi.

Tableau 3

Ma mère. Cette blessure qui ne se refermera jamais. On avait beau être mignonne, douce, intelligente, disciplinée, passionnée, sereine, grave, rieuse, responsable, savante, on avait beau rapporter ses bulletins de l'école comme un chiot son bâton, on faisait tout pour voir s'illuminer les lèvres de sa mère, mais aussitôt elle se rembrunissait. L'amour ne se force pas. Il aurait mieux valu être moins parfaite que sa mère, mais quand on l'a compris, c'était déjà trop tard. Une autre enfant était venue pour nourrir le portrait affamé de la mère. On s'est exilée dans sa tête, on a rêvé le monde comme un continent perdu, puis on l'a reconstruit, là dans sa tête, pierre par pierre, pour se faire croire qu'il était là, tels des bras ouverts.

On aura consacré sa vie à sauver l'image de sa mère. À ne pas se mirer dans l'idée de l'échec.

Tableau 4

Ma mère et moi. Chacune de notre côté d'un écran, que nous sommes seules à voir. Sauf peut-être son autre fille, celle qu'elle a créée à son image et à sa ressemblance. Je ne la condamne pas. Ni elle ni sa fille. Je ne souffre pas. On apprend à ne pas souffrir. On fait semblant qu'on ne voit pas. Qu'on n'entend pas. Qu'on ne ressent pas. Et peu à peu on ne ressent plus rien. Pas de petits pincements à l'estomac quand la mère et sa fille se font des confidences, pas de tressautement de la paupière quand elles échangent un sourire radieux. On essaie d'expliquer, de trouver des causes aux effets. Un enfant mort qu'on n'a pas su remplacer, ou le désir déçu d'un garçon peut-être. Ou ce vague dans les yeux, ce vague que j'aperçois parfois chez elle, ma mère, au moment du réveil, juste après les rêves. Je vois alors l'ombre étrange qui flotte dans mes yeux.

C'est alors à moi qu'elle ressemble, c'est alors ma mère à moi.

*sauf peut-être
son autre fille*

Tableau 5

Moi, le masque muet de ma mère, son cri ravalé si longtemps que devant moi elle tremble. Si cela éclatait, cette folie, elle pourrait nous anéantir, j'en suis sûre. Il suffirait d'un mauvais sommeil ou d'un regard posé d'une manière un peu trop oblique, et qui tout à coup se met à virer, vire jusqu'à la cruauté. Nous nous serons acharnées toute notre vie à éviter l'événement. Toute notre vie à passer à côté de cette colère plus grande que nous. Déposée entre nous, mère et fille, comme une force mauvaise, un cataclysme, une fin du monde. Mais les filles ne tuent pas leur mère ni les mères leurs filles. C'est écrit, depuis le début des temps. Nous aurons appris notre rôle de mère et de fille faussement aimantes. Ce n'est pas si difficile, au fond. Il s'agit de se laisser prendre à notre théâtre. C'est si profond, en nous, l'idée que les mères et les filles doivent s'aimer.

Tableau 6

Ma sœur et moi. Chacune à égale distance d'elle, la mère. Immobiles, paralysées, statues sur un socle invisible, osant à peine respirer. D'un côté, l'amour intact, de l'autre côté, la haine intacte, soudés au corps divisé de la mère, incapables à jamais de se rejoindre. Un malheur auquel il n'y a pas de délivrance. Sauf à vouloir la mort de la mère, certaines nuits où on ne craint pas le châtime^{nt}. Sans la peur, on peut se prendre au jeu du rêve, on se met à croire que l'amour et la haine peuvent se toucher, comme des peaux odorantes, des caresses lentes du matin. L'amour et la haine dans la beauté des premiers attouchements. Cela ne nous aura pas été donné. Ni ma sœur ni moi nous n'aurons été assez fortes pour briser notre socle, nous approcher l'une de l'autre, tendre la main. C'est pourtant en détruisant l'œuvre de notre mère que nous aurions pu la sauver.

Tableau 7

Cette femme: ma mère. Aveugle devant son œuvre d'amour et de haine. Officiante d'un rituel qu'elle répète, journée après journée, depuis notre naissance à nous, ses deux filles. Je ne sais pas laquelle de nous elle a le plus désirée. Elle répondrait que c'est ma sœur, sans doute, celle qui lui ressemble, mais faudrait-il la croire? Quelle femme peut admettre la joie secrète de rejeter loin d'elle un enfant qui la menace? Je suis l'opacité vivante, l'aile d'une folie qui effleure parfois le front de ma mère, son admiration, son envie, cet obus jamais éclaté, je suis son cœur ouvert, sa désobéissance d'enfant face à toutes les mères, je suis sa douleur d'être restée toute sa vie repliée sur sa vie, je suis son échec vivant qui la regarde. Et elle se bouche les yeux pour ne pas croiser mon regard.

Mais ce n'est pas parce que ma mère ne m'aime pas que je suis obligée de l'aimer.

Tableau 8

Ma mère: cette enfant que j'invente, la nuit, pour percevoir son visage d'avant la dureté. Je lui fais des joues lisses, des fossettes, une moue de petite fille rieuse, qui dit bien son prénom. *Suzanne. Suzanne. Suzanne, Suzanne, Suzanne. Il est l'heure de rentrer maintenant, n'oublie pas tes poupées.* Il y a la blonde et la brune, ma mère fait la mère. C'est un jeu pourtant, seulement un jeu. Elles ne crient pas, les poupées, ne pleurent pas, ne réclament pas. Elles dorment dès qu'on les dépose dans leurs draps roses, se réveillent quand on veut bien qu'elles ouvrent les yeux. On est une reine, une despote, une déesse, on est la toute-puissance même, on est Dieu, oui, Dieu. C'est le ravissement. On rêve déjà ses filles blondes et brunes, on n' imagine pas la haine des mères et des filles, cela ne s' imagine pas.

Tableau 9

Suzanne, ma mère. En serrée dans une haine qu'elle ne veut ni voir ni entendre. Quelle femme peut admettre l'horreur de son enfant? Ce serait pourtant par là qu'arriverait la délivrance. Elle retrouverait son prénom, elle nous laisserait nous lever, marcher l'une vers l'autre, nous ses deux filles d'amour et de haine, elle ferait de nous des vivantes. Mais cela n'aura pas lieu. Il faudrait avoir devant nous une autre mère, une femme plus grande que sa peur, une femme assez forte pour se défaire de sa peau de mère et nous laisser enfin l'appeler par son prénom. Ou alors il faudrait que moi, sa fille mal-aimée, je me décide à ouvrir les yeux bien grands sur sa haine, à la lui renvoyer comme une lettre qui ne m'est pas destinée.

Mais je ne bouge pas, je ne bouge pas.

Tableau 10

Sa haine, elle la brandira toujours à bout de bras, ma mère, comme un bouclier, une guerre sainte à finir. Faut-il qu'elle me craigne ! Faut-il qu'elle ait peur de sa propre fragilité ! D'aussi loin que ma mémoire, j'ai vu le silence terrifié dans les yeux de ma mère. Oui, la violence du regard terrifié de ma mère, et ma propre terreur à moi, peut-être, je ne me souviens plus. Mais toute ma vie j'aurai peint le visage incendié de ma mère, j'aurai résisté à la destruction, je me serai sauvée.

Et pourtant, je n'ai pas réussi à la sauver, elle, à jamais inatteignable dans sa perfection de mère.

Tableau 11

Moi, à jamais séparée de la haine, à jamais séparée d'elle, ma mère, à jamais séparée. Un jour, j'ai pris mon petit bagage et je me suis mise en chemin, en la laissant derrière avec sa fille bien-aimée, sa merveille, sa magie blanche, son miroir. Un jour, il faut partir sans se retourner. J'ai marché, on marche jusqu'à ce que le corps refuse un pas de plus, jusqu'à cette fatigue qu'on confond avec l'oubli. On ne se débarrasse pas si facilement d'une enfance. Elle revient, sournoisement, au moindre sursaut du paysage, elle s'infiltré sous les paupières, elle nous fait tressaillir et on se demande si quelque chose ne pourrait pas être réparé. On prend dans ses mains le portrait de sa mère et on se fait croire qu'elle nous a aimée. C'est alors la tentation folle de revenir.

Tableau 12

Le regard blanchi de ma mère, ce regard à la chaux qui me tue, chaque fois. Mais chaque fois je renais, comme les oiseaux des légendes, chaque fois je réapprends la faim, et la soif, et la douceur d'une main sur la peau. Moi, la fille de ma mère, j'aurai été l'image de son malheur. Jamais elle ne m'accordera son pardon, et je ne l'implorerai pas. On ne recommence pas une enfance. On ne la défait pas. C'est une poche de pierres qu'on traîne avec soi, une opacité dont on se déleste parfois, mais qui se remet à peser, aussitôt la nuit noire.

Il suffit de voir une ombre se profiler à travers le sommeil pour rêver la mère comme un abri.

Acte trois

Tableau 1

Elle fume, du bout de ses lèvres peintes. De longues volutes s'enroulent sur elles-mêmes, puis se soulèvent, flottent un moment dans l'espace avant de se défaire, exténuées. Elle ne parle pas, ne parlera pas, elle porte ce soir son visage de silence. Un visage pris dans une douleur ancienne, un ancien visage à moi. Comme si, dans le noir de mes entrailles, j'avais accompli à mon insu ma propre éternité.

Elle fume, ma fille, le regard perdu, silencieuse du poids de tout son silence. Elle fume, devant moi, tandis que je bois mon thé, assise bien droite sur ma chaise. C'est ainsi. Le soir, elle me prend avec elle dans une douleur qui vient de si loin qu'on ne sait pas d'où. Peut-être de la voix sans visage qui a proféré le châtement: *Tu accoucheras dans la douleur.*

Tableau 2

Elle fume. Elle fume, ma fille, clouée à son silence. Rien à dire, rien, aucun mot capable de franchir le seuil de ses lèvres, seul un gouffre de silence qui se confond avec les ombres du soir tombé. Je lui aurai donné cela, cette douleur dont il n'y a rien à dire, cette gueule ouverte sur elle, le lent travail de la mort. Elle fume, le regard perdu, sans me voir, moi, qui l'observe à la dérobée, comme ma mère m'observait, moi aussi, le soir, en buvant son thé. Voyait-elle dans mes yeux l'immobilité de la douleur, cette douleur dont je n'avais rien à dire, cette empreinte de la mort ?

Elle se mettait à parler, des paroles banales, sans histoire, elle étouffait mon silence dans la toile de ses paroles, elle le dévorait, peut-être pour dévorer une douleur qui renaissait sans cesse de ses cendres, comme les oiseaux des légendes.

Tableau 3

Comment briser la chaîne des générations ? Couper une fois pour toutes cet enchevêtrement de paroles et de gestes qu'on reprend, comme une poupée mécanique, sans s'apercevoir qu'il appartient à une lignée infinie de paroles et de gestes ? Qui en est capable ? On fait des rêves. On voudrait que sa fille échappe à une douleur à laquelle on n'a pas réussi à échapper. Mais en vain. Les filles répètent les mères, et les mères leur propre mère, dans la commune impuissance des mères et des filles. On a beau refermer le regard sur des images rassurantes, mais un soir, on finit par surprendre un fantôme égaré dans le silence de sa fille, et on doit se rendre à l'évidence : on lui aura donné une vie semblable à celle qu'on avait reçue. Une vie dont il faut chaque jour recoller les morceaux.

Tableau 4

Elle fume, devant moi, en silence. Elle inspire, lentement, puis expire, jusqu'au bout de son souffle, comme pour envelopper la douleur, puis la recracher, d'épaisses volutes qui s'élèvent, flottent un moment dans l'espace, se distendent, finissent par se défaire, exténuées. Puis plus rien, entre nous, presque rien de la douleur. Un peu de poussière, une odeur âcre, un souvenir sans mémoire. Un goût de lait. Une absence, un abandon. Un abandon. Un abandon. Ce mot qui se loge malgré moi dans ma tête, et c'est le trou, un trou blanc que je n'arriverai jamais à remplir, même avec toute la croyance du monde. Je le sais, j'ai appris à le savoir.

Alors je ne suis plus une mère, seulement une femme sans mémoire, assise à une table, qui boit son thé devant une autre femme, sans mémoire.

Tableau 5

C'est le soir, l'heure du silence, l'heure du thé. Je regarde la douleur prendre corps dans l'espace. Sans visage la douleur, un ravissement, un goût de lait. Un goût de larmes. Je ne pleure pas pourtant, je ne pleurerai pas. Je n'aurai pas pitié de moi. Je reste là, anonyme, repliée dans un tout petit creux de ma poitrine, j'attends, quoi?, un regard ou une parole, une seule parole à moi adressée. Et je pourrais alors me lever, je marcherais, je marcherais vers ma fille qui fume, devant moi, je lui ouvrerais les bras.

Mais je bois mon thé, fixée à ma chaise, comme ma mère avant moi.

Tableau 6

Elle fume, devant moi, le regard perdu, tandis que ma tasse va et vient, de la table à mes lèvres, puis de mes lèvres à la table. Le bras qui monte, le poignet qui tourne un peu vers la bouche, se redresse avant de laisser le bras redescendre doucement, jusqu'à la nappe. Sur le mur, les ombres reprennent chacun de mes gestes, ces gestes de l'enfance, tous les soirs accomplis par ma mère. On cherche à s'éloigner d'elle, on fait des études, des voyages, des folies, mais un soir, pourtant semblable à tous les soirs, la lumière découpe autrement les ombres sur le mur, et on se rend compte qu'elle est là, celle qui nous a mise sur terre, toujours là, si près.

Et, dans le plus parfait silence, on regarde sa fille qui fume, en s'efforçant de ne pas nous ressembler.

Tableau 7

Cette cruauté, cette morte vivante dans ma poitrine, est-ce moi ? Ou ma mère ? Ou ma fille ? Je ne bouge pas, presque pas, à peine le bras, de la table à mes lèvres peintes, puis de mes lèvres à la table. Gestes longs, pesés un à un, afin de laisser le soir en ses eaux dormantes, ses larmes retenues. Sans doute suffirait-il de tourner les yeux vers la fenêtre pour apercevoir une cassure à l'horizon. La terre retrouverait le bruit de la terre, il y aurait la nuit, il y aurait le matin, la ville, un cimetière où enterrer ses cadavres, une espérance qui nous empêcherait de chuter. Mais je suis sans courage devant le soir qui stagne en ses eaux dormantes, je garde pour moi mes yeux. Assise bien droite sur ma chaise, je fixe ce point où les volutes, exténuées, n'en finissent pas de se détruire.

Tableau 8

Devant moi, en silence, elle est là, cette fille qui est ma fille, elle se laisse observer comme une douleur inconsolable. Elle ne parle pas, ne parlera pas, elle attend, une ancienne mémoire peut-être, un goût de lait qui se met à surir dans la bouche, un lait suri tout à coup craché au visage d'une femme sans nom. Elle attend, devant moi, captive. Et j'attends avec elle, captive d'une violence qui croupit dans ses eaux, je cherche un geste, ou une parole capable de me faire ressembler encore, pour un soir, à cette femme à laquelle je ne veux plus ressembler. Est-ce moi ? Est-ce ma mère ? Ou sa mère avant elle ?

J'attends, moi aussi, une mémoire, ou le tableau que je ferais d'une femme sans visage qui cracherait, la bouche ouverte comme un volcan.

Tableau 9

Mais on n'achève pas la douleur. Elle colle à la paroi des bronches comme une poussière, une suie fine, un reste, un amour depuis toujours perdu. Une demande trop grande à combler pour une seule femme. Assise devant ma fille qui m'enfume en silence, je serre la tasse de mes mains usées, comme ma mère, autrefois, dans l'enfance, quand elle n'avait rien, presque rien à donner : un reste de thé, un maigre sourire, ces petites consolations incapables de consoler. Et après tant de rêves et de voyages, me voici au seuil d'une même indigence, n'avoir rien, ou presque, à offrir. Que des mains usées. N'avoir rien, mais rester là, devant ma fille, ne pas me dérober.

Me faire le réceptacle de la douleur.

Tableau 10

Ce silence, ce bloc dur de silence, ce tombeau scellé, devant moi, comme un amour qui ne pardonne pas, une question de fille à une mère chaque fois sans réponse : *Que fais-tu de ma douleur ?* On se revoit dans les yeux de sa fille, on réentend sa propre question adressée à une mère sans réponse : *Ma douleur, que fais-tu de ma douleur ?* J'attendais, bien droite sur ma chaise, j'attendais devant ma mère qui buvait, jusqu'au ventre vide de la théière vide, jusqu'à ce que ma cigarette ne soit plus qu'un petit tas de cendres. Mais il fallait bien me lever, affronter la nuit sans réponse, puis sans réponse le jour qui suivait la nuit, jusqu'au soir qui ramenait l'ombre d'un amour inguérissable, et je retournais vers ma mère avec ma question que je savais pourtant sans réponse : *Que fais-tu de ma douleur ?*

Tableau 11

Mais sans doute n'attend-elle pas de réponse, ma fille, pas plus que je n'en attendais, moi, quand je fumais, assise devant le silence de ma mère. Sans doute s'agit-il de me faire violence, de chuchoter : *Je suis sans réponse face à la douleur*, pour qu'elle se lève, se mette à marcher, qu'elle avance enfin, pas à pas, dans sa solitude. Alors je desserre les lèvres, j'ouvre la bouche, je m'entends articuler, dans l'écho de ma voix, *Je resterai toujours sans réponse face à la douleur*, les yeux fixes comme lorsqu'on fixe une femme qui n'est pas sa fille, une femme arrachée au ravage de la mort. Et devant le cendrier où s'éteignent les dernières cendres, le thé prend tout à coup un goût de larmes que je n'ai pas senti venir, mais je le bois, je l'avale, jusqu'au ventre vide de la théière vide.

Et je pense à ma mère, que je n'ai jamais vue pleurer.

Tableau 12

Debout, c'est le vertige, l'insupportable vertige de la fenêtre devant le soir tombé. Mais je m'approche, j'ouvre les volets, je me penche pour entendre une fois de plus la plainte infinie des filles adressée aux mères sans réponse. Et la culpabilité. Et la culpabilité. J'écoute, jusqu'à sentir résonner dans mon ventre toute la douleur du monde, puis je me redresse enfin, et je me mets à marcher, je marche, seule en ma solitude, vers le scandale de ma nudité. Est-ce moi ? Est-ce bien moi cette femme qui porte en elle toutes les mères du monde, ou une fille anonyme qui apprend à se dresser contre la mort ? Peu importe qui je suis si je marche, si j'avance pas à pas dans ma solitude, peu importe mon nom si je ne succombe pas à la douleur indestructible des mères et des filles, si j'avance, pas à pas, vivante, vivante de ma seule vie, comme dans un amour désormais libre de toute éternité.

**Conversation entre
Louise Dupré et Brigitte Haentjens**